



**HAL**  
open science

**Regards croisés sur l'exposition "Lisbonne, Lisboa. Un monde fait de tous les mondes" - Parc de La Villette, Paris, du 5 octobre 2003 au 25 janvier 2004.**

Fabienne Wateau, Anibal Frias

► **To cite this version:**

Fabienne Wateau, Anibal Frias. Regards croisés sur l'exposition "Lisbonne, Lisboa. Un monde fait de tous les mondes" - Parc de La Villette, Paris, du 5 octobre 2003 au 25 janvier 2004.. Recherches en anthropologie au Portugal, 2003, 9, pp.152-158. halshs-00129500

**HAL Id: halshs-00129500**

**<https://shs.hal.science/halshs-00129500>**

Submitted on 7 Feb 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

---

Paru dans : *Recherches en anthropologie au Portugal*, 2003, n° 9  
« Lusodescendance : représentations, pratiques et enjeux »,  
pp. 152-158.

---

Regards croisés sur l'exposition ***Lisbonne, Lisboa. Un monde fait de tous les mondes*** — Parc de la Villette, Paris, du 5 octobre 2003 au 25 janvier 2004

Pour moi, la question n'est pas : retrouver une Lisbonne « vraie » ou comparer de façon normative la Lisbonne connue à celle montrée, conformément à l'intention réaliste de certains visiteurs, spécialement lusophones, si l'on en croit une jeune guide (lusodescendante). Ce désir de vérité ou de vérification de l'adéquation du représenté à son modèle (ou à l'image que chacun en a) témoigne d'une implication des acteurs et des appartenances, exprimée dans des affects et des jugements. Ajoutons les intérêts économiques ou diplomati-

ques en jeu pour le Portugal, car cette exposition est une vitrine du pays à l'étranger.

La question est autre : en tant qu'exposition, le portrait de Lisbonne, à travers la mise en scène d'objets, d'images, de films, de figures, de graphismes, d'histoire(s) – catalogue compris – est-il réussi ? Fait-il voir, donne-t-il à découvrir, suscite-t-il même l'imaginaire des visiteurs devant une Lisbonne représentée, qui, de ce fait, est pourvue d'une singularité stylisée ? Elle est saisie, à la fois, au prisme d'une « narration » visuelle d'une ville où le perçu prend le pas sur le vécu, d'une objectivation d'un univers devenu objet de savoir pour des universitaires ou des lettrés participant à l'élaboration de l'événement, d'une démarche culturelle et artistique relevant d'une logique muséale ou plastique et, enfin, d'un regard porté sur une altérité, construite (en partie) à partir de la France.

C'est donc dans la peau d'un flâneur du dimanche, doublé d'un regard d'anthropologue, que je me suis rendu à la manifestation en question, sans toutefois me départir d'un sens critique à l'égard du « montage » de Lisbonne à Paris, nourri d'une connaissance personnelle de Lisboa.

Sur place, chaque tableau visuel et sonore semble avoir été constitué, à la façon des dispositifs ou des techniques de collage de l'art contemporain, comme une unité de fragments faisant sens en soi, – autant de signes matériels (cartes postales, objets de souvenirs), de traces mémorielles (film documentaire sur le 25-Avril) ou encore d'éléments sensibles relevant du sonore (fadistes en vidéo), de l'audiovisuel (fidèles sortant de la mosquée, témoignages d'enfants issus de l'immigration ou bricolage d'un jardinier urbain) et du tactile (boîtes à ouvrir, tels d'immenses mollusques, pour en découvrir le contenu). Ces tableaux vivants, et parfois mouvants (avec le circuit giratoire de portraits d'habitants anonymes situé à l'entrée ou le téléphérique reconstitué du quartier de la Bica), produisent l'effet, par un jeu de miroirs, d'une Lisbonne démultipliée et cinétique.

Un autre effet intervient dans la monstration bienveillante d'une Lisbonne multiculturelle, conséquence d'un pays devenu, non plus seulement d'émigration, mais d'immigration. Ce multiculturalisme surgit, par exemple, dans la parole donnée à des enfants issus d'Afrique et d'Asie lusophones (vidéo) ou dans la fixation au mur de paquets d'emballage d'un produit commercial répété à l'identique, quoique distinct par la langue écrite. Il s'agit là, certes, d'une présentation d'une réalité factuelle mise en signes, constitutive de la nature socioéconomique et culturelle lisboète. Cependant, on a affaire en même temps à une représentation, s'accompagnant d'une sélection de traits et d'une insistance intentionnelle, dans la mesure où l'exposition repose, jusqu'au titre (« un monde fait de tous les mondes »), sur la double thématique d'un pays

d'accueil et de la diversité des origines. Une thématique à la mode qui est, précisément, reprise sinon forgée dans la sphère des discours politiques nationaux conduisant à valoriser un « autre » Portugal. Ces discours laissent croire, à travers une stratégie d'images positives, à un rattachement du pays à la modernité économique en le faisant passer d'une position semi-périphérique, au sud de l'Europe, à une situation symboliquement recentrée à l'identique du cosmopolitisme des grandes métropoles.

On peut alors se demander si, finalement, on n'est pas en train de contempler – en partie – un stéréotype, reproduit à l'image inversée de la France : celui d'une paisible société « multiculturelle »<sup>1</sup>. Pourtant, ailleurs dans l'exposition, les organisateurs semblent avoir mis à distance, dans un geste ironique, certaines des icônes convenues de la capitale, en exposant, dans l'espace même de l'exposition, des cartes postales, livrées moins en tant qu'images du réel que comme clichés, qui ne sont pas sans effet de réel.

De la même façon, une ambiguïté demeure dans le jeu recherché des oppositions ou des combinaisons dans Lisbonne : le « rurbain », avec la présence en ville de jardins ouvriers habités par des objets hétéroclites bricolés et coincés entre deux voies rapides ; le contraste entre nature et culture vérifiable spatialement, avec, d'un côté, le progrès technique incarné par des immeubles aux façades de verre ou un hypermarché vertical dont le nom, « Colombo », traduit un télescopage temporel entre un modernisme consumériste et une histoire des Découvertes mythifiée et, d'autre part, des terrains vagues bordant des blocs de bâtiments uniformes destinés à la main d'oeuvre immigrée, – ces (bidon)villes dans la ville, dont on devine trop le funeste devenir annoncé ailleurs ; il n'est pas jusqu'à la sensation d'une sorte d'exotisme sauvage, mêlant pittoresque et sordide.

Tous ces contrastes forcés se trouvent réunis dans l'image-annonce de l'exposition montrant un être hybride : une jeune fille (aux lignes masculines) mi-portugaise mi-étrangère, portant des habits colorés typés, est captée au milieu de nulle part (un terrain vague) où se dégage, à l'arrière-plan, une cité de banlieue anonyme. Même si ces clivages existent, leur surprésence s'explique sans doute par le fait que certains collaborateurs photographes de l'exposition portent un regard esthétique, sinon esthétisant, sur le paysage lisboète, semblant de surcroît méconnaître la société et la langue portugaises.

1 Sur les présupposés du multiculturalisme porteur, via la sphère médiatico-politique, de bons sentiments (tolérance, justice, etc.) mais aussi d'effets pervers conduisant à une naturalisation des différences des « minorités ethniques » et à une racialisation de la société, voir l'étude de Teresa Fradique consacrée aux représentations du rap à Lisbonne, spéc. les chaps. V et VI (cf notre compte rendu de cet ouvrage dans le présent numéro).

La conception de l'exposition en elle-même est intéressante. S'il y a une direction générale orientant les flux à partir de l'entrée, à un moment donné du cheminement, plusieurs bifurcations s'offrent aux visiteurs grâce à de petits couloirs à thème, ce qui débouche sur des parcours divers et des retours possibles ainsi que sur le « sens » pluriel de l'exposition puisque tous les visiteurs ne voient pas forcément la même chose et dans le même ordre. Transfuge de l'art contemporain, j'ai en outre apprécié la complémentarité sensorielle de l'exposition – il est vrai devenue conventionnelle : le spectateur réduit à un regard distancié fait place à un acteur voyant, écoutant, touchant, tandis qu'une partie des objets (des portraits photographiques) s'animent à leur tour. Malgré ces réserves, souhaitons que l'exposition sur Lisbonne invite au voyage... vers Lisboa.

Anibal F RIAS

Je n'ai pas dû comprendre le sens de l'exposition *Lisbonne, Lisboa. Un monde fait de tous les mondes*. À la première visite, j'étais sorti enthousiaste. J'avais bien aimé les photographies en noir et blanc qui défilent suspendue sur un rail de tramway, pour apparaître et disparaître derrière des fenêtres découpées dans un mur de brique vite ajustée. Images d'une Lisbonne populaire et d'une Lisbonne moderne aussi, avec ses gays, ses filles qui jouent au billard, ses vieilles endimanchées, ses marchandes qui semblent toujours avoir le temps. L'idée d'un *eléctrico* figuré par ces mécanismes en branle me semblait bien restituer la Lisbonne connue, se mouvant au rythme de ses funiculaires, dotant son paysage urbain des nombreux câbles de traction qui permettent de monter ou descendre des vieux quartiers. Et en couvrir la salle principale de l'exposition, comme un faux plafond en forme de toile d'araignée, avait su me mettre dans l'ambiance de la ville. J'avais bien aimé aussi la forêt de cartes postales, belles images envoyées dans le monde entier, et qui, tenues par des pinces crocodiles et des fils de fer fins, devenaient les feuilles de ces « arbres » stylisés. Des boîtes à levier, des valises peut-être que l'on ouvre et que l'on ferme, recèlent de ces souvenirs bon marché que l'on aurait pu acheter dans la *Baixa* touristique, éventail et briquet, écusson et décapsuleur. Sur une machine en mouvement, le plan de la ville découpé en carrés articulés entre eux, se tord et se déplie au gré du mécanisme – ou des mains du touriste fiévreux –, formant comme autant de collines qu'en comporte Lisbonne et indiquant les lieux de visite obligés, Affama, Mouraria, Bica.. et pour les amateurs, bien sûr, Benfica. Cette vue-cliché de « Lisbonne la touristique » était bien présentée, me plaisait. Je gardais aussi en souvenir agréable ce mur des voyages, si haut et si long, qui retrace l'itinéraire de ces migrants en déplacement, de Nelson, 31

ans, qui a pris l'avion à São Paulo pour se rendre à Lisbonne ; de Natalia, 20 ans, venue de Balacavo (derrière Moscou) en taxi, bus, train, avion et encore bus ; d'Ashfaq, de 29 ans, venu d'Islamabad en avion, en bus et à pied. Autant d'histoires de vie et de migration sur ce grand panneau, pour bien montrer « Lisbonne la cosmopolite ». L'idée était bonne, le résultat assuré. Puis les nombreux petits films, de qualité, sur les populations immigrées de Lisbonne, capverdienne, hindoue et ukrainienne maintenant, enrichissaient et soulignaient la beauté multiple de cette ville, offrant aux visiteurs des moments d'incursion possible dans l'histoire personnelle d'un personnage ou d'un groupe partageant la même rue ou le même quotidien de travail.

Après quelques heures, pourtant, l'exposition a commencé à m'agacer. Je ne retenais plus de cette présentation de Lisbonne que la pauvre et la misérable, la ville du fin fond de l'Europe forcément arriérée qui a encore tant à faire pour rattraper son retard. Et ce, malgré la grandeur de son passé, « un passé recomposé<sup>2</sup> » dans le Parc des Nations ou les galeries d'art de son métro. Et puis, qu'y avait-il donc de si spécifique à Lisbonne dans cette exposition ? N'importe quelle ville cosmopolite aurait pu faire l'affaire : Marseille, Paris ou Amsterdam. Choisir de montrer les « creux urbains », jouer sur les décalages et les contrastes, montrer l'envers du décor, les travaux, les baraques, les bidonvilles derrière la ville, relève à mon sens d'une orientation trop facile et insidieuse. Certes, quand il s'agit d'une ville du nord, au pays à l'économie solide, le visiteur pourra toujours se rappeler qu'il y a aussi des endroits pauvres, mais quand il s'agit d'une ville du sud, il pensera sans doute plus vite qu'il y a surtout de la pauvreté. Et c'est bien là le cœur du problème : subtilité et prudence ont manqué. Pourquoi faire de Lisbonne cette ville non plus cosmopolite mais fragmentée, instable, peut-être même dangereuse ? Pourquoi choisir pour cette affiche une Portugaise (puisque'il ne s'agit pas d'une immigrée venue des pays de l'Est, comme me l'a confirmé une médiatrice lors de ma troisième visite) habillée de vêtements que l'on ne porte plus et affublée de couettes qu'aucune jeune fille de la ville, de ce que j'en connais, soignée, bien peignée, bien habillée ou vêtue des dernières fringues à la mode, n'oserait porter ? Quel message a-t-on voulu ici faire passer ? Si l'idée était de montrer un monde fait de tous les mondes, pourquoi omettre de parler de cette classe moyenne en plein essor, surtout à Lisbonne ? Ne pas souligner l'importance de l'architecture du centre de la ville et de ces couleurs vives et gaies qui couvrent les murs et les façades des maisons individuelles comme des bâtiments administratifs ? Mais sans doute n'ai-je pas dû comprendre le sens de l'exposition.

Dès lors, les murs en brique vite montés rappelaient le maçon immigré, les travaux publics et, pourquoi pas, les loges de concierge parisiennes. Le coup de truelle qui laissait du plâtre sur le mur servait merveilleusement bien aux légendes, tandis que les boîtes en bois à souvenir devenaient facilement des valises en carton. Autant de stéréotypes largement colportés qui auraient pu être mieux mesurés. Soudain, la première phrase du premier tableau devenait suspecte : « Lisbonne, pour qui n'y habite pas, peut être un rêve, un désir, l'occasion d'un voyage ». Le ton était en fait donné dès le début de l'exposition : Lisbonne est bonne à visiter, mais n'est pas bonne à vivre. Était-elle seulement bonne à penser dans ce contexte ? Les avis, sans aucun doute, seront partagés.

Sur la table des ouvrages à vendre, le catalogue de l'exposition n'est pas de facture très attirante. Pour les photographies, les ciels gris ou les tons sépias ont été préférés. Images de cargos vieillots, de graffitis ou d'industrialisation moderne sans âme qui vive, de banlieues en creux urbains et de jeunes errants dans les ruelles étroites ou dans les terrains vagues, le plafond de la splendide Casa do Alentejo ici décrépi, le regard triste d'un coiffeur qui regarde par la fenêtre, la relique morbide et édentée de l'église de São Nicolau, les vitres cassées des bâtiments de la périphérie, les jambes gonflées et déformées de la lisboète dans sa cour. Certes, la fête et le fado sont aussi au rendez-vous, et encore la fillette, le handicapé et la ménagère dans les rues noircies et décorées de l'Alfama ou la fresque de la *varina* et du marin sur le mur abîmé, ont été choisis pour les figurer. Décidément, c'est une Lisbonne bien mal en peine qui a été présentée ; même les *azulejos* sur le mur, cassés ou ébréchés, ont été (mal) recollés.

En revanche, rien n'est à reprocher aux textes courts des seize auteurs, pour la plupart fameux, qui ont participé à ce catalogue. L'essayiste Eduardo Lourenço confine Lisbonne dans ses temps passés, reine des océans ; le peintre Júlio Pomar commente ses fresques et portraits de Fernando Pessoa ; le sociologue Vitor Matias Ferreira décrit une Lisbonne « mer urbaine », aux confins de la ville atlantique et de la ville méditerranéenne ; l'architecte Nuno Portas évalue les effets de l'Expo 98 sur la ville ; la photographe Mariana Viegas raconte sa découverte de Marvila lors d'un trajet en bus ; le réalisateur Pedro Costa parle du tournage de son film *La chambre de Vanda* et de l'âme du quartier de Fontainhas ; l'anthropologue Graça Índias Cordeiro appréhende Lisbonne à partir de ses quartiers et de ses Marchés Populaires ; l'anthropologue Joaquim Pais de Brito conte l'histoire mêlée de la ville et du fado ; un extrait du *Livre de bord* de l'écrivain José Cardoso Pires porte sur les vieux qui jouent aux cartes dans les jardins publics ; le sociologue António Firmino da Costa parle d'une ville en mutation à partir de l'observation du quartier

d'Alfama ; Ana Maria Viegas, directrice de galerie, donne quelques précisions sur l'art de *l'azulejo* ; Alessia de Biase, anthropologue, interprète les flux de circulation, entre émigration et immigration ; Luciana Fina, productrice et réalisatrice, choisit le centre commercial de Mouraria comme espace cosmopolite ; tandis que Serge Tréfaut, réalisateur, présente des nouveaux immigrés plutôt bien acceptés dans la ville multiculturelle ; enfin, une esquisse de scénario est proposée par l'auteur de films, Edgar Pêra. Un ensemble composite, donc, et multidisciplinaire.

À vendre également sur le site de l'exposition l'ouvrage bien écrit et bien documenté d'Agnès Pellerin sur le fado, qui présente pour la première fois en français une synthèse pertinente du chant et de ses pratiques (cf. recension dans ce volume). Pour le choix de la couverture, en revanche, on regrettera que l'auteur et l'éditeur Chandeigne reprennent (sans la citer) celle du catalogue de l'exposition *Fado, vozes e sombras*, présentée au Musée National d'Ethnologie de Lisbonne en 1994, à l'occasion de la manifestation « Lisbonne, capitale européenne de la culture ». Certes, l'image a plusieurs fois été utilisée depuis. Mais fallait-il reprendre l'image qui « fonctionne » attachée à la qualité d'une exposition pour assurer une qualité à cet ouvrage ?

Fabienne WATEAU